

cette apparence de pile ou face qui s'appelle « courir sa chance »... Courir sa chance, c'est peut-être très bien dans une loterie ; mais c'est affreux dans le mælstròm d'un concours à temps plus que limité : étriqué.

Je parle ici de comédie : serait-il impossible de faire de même pour servir les artistes de chant ? A première vue, il semble que non.

Évidemment, ce serait là une grande nouveauté.

Mais le monde présent ne vit plus que de nouveau. Et pour que notre vieux, solide et glorieux Conservatoire continue, dans ce monde moderne, d'être l'École la plus noble, la plus haute, la plus forte parmi tous les Conservatoires du monde, il faut lui donner ce qu'ont les autres, à Rome, à Moscou, à Berlin, à Munich, à Vienne, à Chicago, si riches, si bien outillés, si bien rentés : un équipement moderne et des méthodes modernes. Ce jour-là, il sera en toutes choses ce qu'il est déjà par l'ancienneté, le travail et l'expérience : le premier dans le monde.

Georges G.-TOUDOUZE.

LA SEMAINE MUSICALE

Théâtre Daunou. — *Champion*, comédie musicale en quatre actes de MM. A. VERCOURT et J. BEVER, musique de M. Jean TRANCHANT.

Il ne s'agit pas ici d'une opérette, mais d'une comédie musicale, exactement d'une fantaisie gaie semée de couplets et coupée, au début de chaque acte, d'introductions musicales. La trame en est légère et dessine désinvoltement le thème du sport. Un savant (M. Georges Mauloy) indigné du second échec de son cancre de fils au bachot (M. Jean Paqui), le boucle, avant de partir pour le pôle, dans un internat. Le garçon, poussé par sa cousine (M^{lle} Assia) ne rêve que tennis. En l'absence de son père, il s'évadera de sa prison, enlèvera à l'Amérique la Coupe Davis, deviendra l'homme du jour, séduira la maîtresse d'un ministre (M^{lle} Poncin), transformera sa mère d'épouse sage et studieuse en joyeuse évaporée (M^{lle} Marguerite Ducouret), et tirera enfin son père furieux des embarras où le jettent des songes d'utopiste. Ainsi le sport réclame avec gaîté sa place au soleil. Il est évidemment un peu dangereux d'opposer ainsi le sport et la science, et les auteurs ne convainquent qu'eux-mêmes : mais il ne faut sans doute pas leur prêter d'intentions sermonnaires. Leur but est d'amuser, ils y réussissent à merveille, par le moyen d'un dialogue vif et cursif, bien propre au public des boulevards, d'une utilisation habile de ficelles éprouvées, transformations à vue, retours imprévus, étrangère piquante, fleur bleue soudain respirée et aimée. Mais surtout la remarquable troupe de Daunou a gagné la partie.

Reste la musique. Le peu qu'il y a de musique ici est gracieux et d'une jolie ligne lumineuse. Les couplets de M. Tranchant ne veulent point éblouir, mais séduisent finement, et les petites ouvertures pour deux pianos font pailletter doucement une joie un peu ingénue. Il est sûr qu'aucun des acteurs ne sait chanter. Ils parlent le chant à la manière des diseurs de café-concert, mais juste. M^{lles} de May et Reynaud sont d'excellentes pianistes. Quant au décor de M. Guy Lou, on n'en dit rien.

Michel-Léon HIRSCH.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *Ruy Blas*, avec les décors de M. Jean Hugo et la mise en scène de M. Pierre Dux.

Cher vieil Hugo ! Cher Hugo, notre prophète et notre ancêtre, bon pâtre de notre race, point magnétique où se concentrent tous les dons, toutes les créatrices vertus, tous les charmes humains ! Fut-il, est-il toujours, assez vilipendé ! Le snobisme lui fait les cornes, l'homme moyen, qu'il fatigue de son génie, de ses sommets, de sa grandeur d'âme, de son souverain courage, lui préfère le raisonneur et la gaudriole ; l'intelligence sans foyer, sans chaleur, et, de ce fait, morose et péjorative, lui prête des pieds d'argile et tâche à le faire crouler sous ses ricanements. Et l'innombrable et lâche timidité acquiesce, par peur de son ombre et de la mode.

Puis, on donne *Ruy Blas* à la Comédie-Française. On le donne sinon splendidement, ce qui, à notre époque, apparaît impossible — les artistes héroïques étant devenus si rares que l'espèce en paraît près de disparaître — mais du moins avec goût, conscience et respect, et la salle, archi-comble, qui crépitait d'attente, délivre sa joie par des transports et des acclamations sans fin. Pour quelques heures, la médiocrité est déposée de sa puissance. Si ces trois heures devenaient des jours, des semaines, une année, si l'autel de Hugo, au lieu d'être décrié, était entretenu et prié, devenait un lieu d'enseignement suprême, si la France consentait à chercher là son évangile, elle serait assainie et sauvée. Le sens moderne ? Les Romantiques ne furent-ils pas les premiers Européens... d'Europe ?

L'interprétation de *Ruy Blas* est aussi bonne qu'elle le peut être. Mettons hors de pair M. Debucourt, Don Salluste merveilleusement aristocratique, et dont la diction impeccable donne au vers tout son rythme, toutes ses valeurs. Peut-être M. Debucourt est-il un grand seigneur plus français qu'espagnol, et pourrait-il témoigner de plus d'arrogance, de plus d'âpreté. M. Yonnel, qui est un artiste plus intense, plus réfléchi qu'impulsif et spontané, a dû vaincre, pour interpréter *Ruy Blas*, certains côtés de sa nature. Il s'est montré, sans fléchissement, chaleureux, humain, tendre, emporté, selon toutes les faces de son rôle, et a donné aux vers toute leur envolée. Il lui manque encore certain cran, certaine audace, marquant la part d'aventurier de son personnage. M^{me} Marie Bell est très jolie et très suavement royale. Seulement, si la poésie est dans son attitude, elle n'est pas sur ses lèvres, ignorantes de cadence et de musique. M. Pierre Dux est délicieux, mais il n'est point Don César, forban de grande route, ancêtre de Mandrin, bandit sans scrupule avec des points d'honneur, dont la sympathique galanterie. Le rôle, d'où découla tout un théâtre, a besoin de plus de poids, de plus de souffle. M. Ledoux a donné à sa courte scène de valet ivrogne un relief extraordinaire, et M. Lafon a fait, de Don Guritan, la plus drôlatique des caricatures vivantes.

La participation, à ce spectacle, pour les décors qui sont à la fois authentiques et imaginatifs, de M. Jean Hugo, arrière petit-fils du poète, augmentait encore notre piété et notre émotion.

Jane CATULLE-MENDÈS.